

Une Chanteuse des Rues.

Je me trouvais avec deux de mes amis, commença Philippe, à la fête de Vincennes...

Philippe, c'est bien le moins qu'on con... esse celui qui parle, était un étudiant en médecine de troisième année, ce qui indique à peu près son âge. Il se promenait dans les environs, par un temps magnifique, avec un de ses amis, lequel s'appelait Jean, et exerçait apparemment le métier de conteur. Philippe prétendait avoir vingt sujets de romans dans la tête, et Jean était tout oreilles. Philippe disait donc : " Je me trouvais avec deux de mes amis à la fête de Vincennes. C'était l'année dernière, précisément à pareille époque. Nous étions entrés dans vingt endroits sans obtenir qu'on nous servit à manger, tant l'affluence des consommateurs était grande. En revanche, nous nous étions désaltérés plus que de raison. Tout mauvais qu'il fût, le vin m'inspirait de la gaieté, de l'audace et cette brutale conviction qu'il me suffisait d'adresser la parole à une femme pour en faire sur-le-champ une victime. Aussi regardais-je les jeunes filles avec lesquelles nous nous croisions d'un air passablement insolent. J'avais failli plusieurs fois déjà me prendre de querelle avec des maraichers du pays, que mes airs de don Juan taquinaient et irritaient au plus haut point.

" Dans ces dispositions je rencontrai, suspendue amoureusement au bras d'un ouvrier endimanché, une jeune femme que j'avais jadis connue, je vous dirai tout à l'heure en quelles circonstances. Ma fatuité ne sut pas se taire à la vue de cette femme qui ne pouvait cependant me rappeler que de doux et honnêtes souvenirs. Je me comportai vis-à-vis d'elle en conquérant mal-appris, et la traitai avec une familiarité hautaine qui ne me seyait nullement. "Tiens, te voilà, ma petite Louise!" m'écrivai-je sans faire attention à l'homme dont elle tenait le bras. " Qu'est ce que tu deviens ? Où demeures-tu ? Es-tu toujours à Paris ? " Je pris la rougeur qui lui monta au visage pour l'effet de l'impression profonde que je faisais sur elle. " Oui, " balbutia-t-elle d'un air interdit " Je vous présente mon mari, monsieur Philippe. " Je me crus décidément un personnage. " Ah ! ah ! " fis-je en toisant dédaigneusement l'ouvrier. " C'est vrai, je ne me souvenais plus... Vous avez là, " mon brave, " continuai-je en m'adressant au mari, dont les yeux sortaient de la tête à force de colère, " une bien gentille petite fem-

me. " Puis, me tournant vers Louise : " Es-tu heureuse, au moins ? " lui demandai-je d'un ton protecteur. " Oh ! oui, " répliqua la pauvre enfant en se serrant contre son mari avec tendresse. " Allons, " tant mieux, " dis-je toujours du même ton. " Au surplus, ajoutai-je, " si jamais tu avais besoin de moi, tu " connais mon adresse... " Et, lui faisant un petit signe de la main, je m'éloignai tout fier de mon importance. En manières et en paroles, j'avais été d'une telle indiscrétion, que mes deux amis ne doutèrent pas un moment que cette jeune femme n'eût été ma maîtresse, et bien que cela ne fût pas, j'eus la lâcheté de le leur laisser croire. Je dormis paisiblement sur l'une et l'autre oreille, sans même soupçonner que j'avais terni ma journée par une faute énorme, comme je devais l'apprendre bien des mois après, d'une façon vraiment surprenante...

" Vous savez que mon père, avant de venir ici, était marchand de vin en gros à Auxerre. Nous habitons hors la ville, dans un faubourg. La mère de cette Louise, qu'on appelait communément mère Leclère, demeurait dans le voisinage. Elle venait journellement à la maison, où une seule bonne ne suffisait pas toujours à la besogne. Son souvenir me réjouit encore, tant elle était propre, avenante, joyeuse, il n'est pas possible que j'oublie jamais sa cotte bleue, rayée de noir, son corsage rouge, dont les manches courtes laissaient à nu de robustes bras, hâlés par le soleil, son fichu blanc à fleurs en quinconce, son petit bonnet blanc de paysanne, sous lequel s'évanouissait son honnête face rougeaude. Elle était notamment chargée de veiller sur moi et de me mener à la promenade. Louise avait mon âge, ne quittant jamais sa mère, elle était naturellement la compagne inséparable de tous mes amusements. Nous ne nous quittions guère que pour dormir. Je ne suis pas romanesque, il s'en faut de beaucoup, et la réalité a eu peu à faire pour étouffer le grain de poésie qui a pu s'égarer dans mon cerveau. Cependant, je ne puis pas vous dire combien profondément cette époque de ma vie est gravée en moi, et avec quel bonheur je m'en rappelle chaque incident. Je pourrais vous décrire jusqu'au plus petit des sentiers où nous avons couru, et compter le nombre des arbres à l'ombre desquels nous nous sommes reposés. Je vois d'ici l'endroit favori de nos récréations, un chemin à ornieres profondes, qu'on appelait la rue Verte, à cause d'un peu de gazon épargné par le pieds des chevaux et les roues des voitures. Elle était bordée de fossés, où coassaient des grenouilles

et d'exubérantes haies d'églantiers, de prunelliers et de muriers sauvages où les oiseaux, au printemps, faisaient leurs nids. Tout entiers au plaisir de nous remuer, nous ne songions guère à nous plaindre de la chaleur du soleil qui rayonnait sur nos têtes, et encore moins à jouir du silence délicieux dans lequel se fondait si harmonieusement le bourdonnement des mouches où le petit cri d'un insecte sous l'herbe. Fouillant les haies avec une implacable curiosité, sans crainte d'égratigner nos doigts ou de déchirer nos vêtements aux épines, si nous trouvions un nid, ou pensions seulement en avoir découvert un, quelle joie ! J'en suffoquais. " Maman Leclère, un nid ! venez vite ! " avais-je coutume de crier d'une voix étouffée par l'émotion. Hélas ! la plupart du temps, ce n'était qu'une motte de terre arrêtée par la bifurcation de deux ou trois branches. D'autres fois, las de ne rien dénicher, je me bornais à cueillir des mûres ou des prunelles, dont j'offrais une part, à ma petite amie pour, un moment après, me voir enfant que j'étais, la taquiner à la faire pleurer. " Maman, " s'écriait-elle alors, " Philippe me fait endêver ! " Et la bonne femme, s'efforçant de se faire la voix rude sans y réussir, ne tardait pas à répliquer : " Attends, attends, Philippe, je vas à toi ! " J'ajouterai qu'à tout cela se mêle parfois, je ne sais comment, dans ma pensée, le son des cloches, la vue des reposoirs de la Fête-Dieu, des maisons pavoisées de tapisseries, de rideaux ou de loques multicolores, des rues jonchées de verdure, de coquelicots, de bluets, et, par-dessus cela, les odeurs enivrantes des feuilles et de la terre après une légère pluie.

" C'est encore dans cette rue Verte où, plus tard, je devais faire clandestinement mon apprentissage de fumer. La tête me tourne rien que d'y penser. Ah ! soit dit en passant, qu'on affronte de supplices, et qu'on dépense de courage pour contracter une habitude funeste qui doit causer un jour, aux gens sensés, de si cuisants repentirs !

(La suite au prochain numéro.)

—Quelles sont vos opinions politiques ? demandait-on à Méry.  
—Mon Dieu ! répondit-il, cela dépend de l'homme avec lequel je cause.

RÉBUS.—No. 1.

B Z M R A Q M

(L'explication au prochain numéro)